



HAL
open science

Être une fille dans une filière masculine : “ Je voulais m’effacer ”

Julie Thomas

► **To cite this version:**

Julie Thomas. Être une fille dans une filière masculine : “ Je voulais m’effacer ”. *L’école des parents*, 2014, vol. 607 (no. 2), pp.30-31. halshs-01736223

HAL Id: halshs-01736223

<https://shs.hal.science/halshs-01736223>

Submitted on 27 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Être une fille dans une filière masculine : « **JE VOULAIS M'EFFACER** »

Dans les formations de mécanique, d'électrotechnique, du bâtiment, les filles, minoritaires, subissent les propos et les attitudes sexistes de leurs camarades, et parfois même de leurs encadrants.

Julie Thomas ; Sociologue, docteure de l'université Paris-Sud XI.

Le corps occupe une place centrale dans la normativité de genre et de sexualité qui s'exerce à l'école, et conduit parfois à des violences. Je l'ai constaté à l'occasion d'une thèse¹ sur les usages du corps des adolescentes insérées dans des filières scolaires dites masculines, comprenant moins de 30 % de filles : formations à la mécanique, à l'électrotechnique, aux spécialités du bâtiment, aux sciences de l'ingénieur...

Je me suis intéressée aux changements qui adviennent, ou non, chez ces jeunes filles, concernant leurs usages du corps : attributs portés, attitudes corporelles, façons de se mouvoir... Que provoque chez elles une socialisation professionnelle « masculine » ? Et le fait de vivre au quotidien seules parmi des garçons ? En effet, ces choix d'orientation professionnelle se font à l'adolescence, la période où, en raison de la sexualisation des corps et des relations sociales, l'identification à une catégorie de sexe et de sexualité devient essentielle. Le corps doit alors, bien plus que dans l'enfance, signaler clairement sa place dans ces catégories.

Après un an passé dans un lycée professionnel industriel et deux lycées polyvalents, j'ai constaté chez certaines d'entre elles un travail de « transformation de soi ». Et que leurs usages du corps initiaux et leurs ajustements ultérieurs avaient des conséquences sur leurs interactions avec les garçons, comme avec le personnel encadrant.

La pression des normes de genre

Toutes les jeunes filles interrogées font état d'actions ou de remarques répétées sur leur apparence, qui les conduisent souvent à la modifier. Certaines adoptent un look plus « neutre », suite à ces contraintes qu'elles estiment liées à leur position d'exception sexuée. « J'aurais voulu être complètement effacée, limite transparente, décrit Irène, ancienne élève de STI électrotechnique. Je m'habillais avec des trucs super longs, super larges. J'me cachais, quoi ! Maintenant ça va mieux, même si c'est encore un peu long... », poursuit-elle en riant. À 25 ans, Irène porte encore des vêtements amples, laissant très peu deviner ses formes. Avoir vécu dans des contextes masculins laisse ainsi parfois une empreinte durable sur les usages du corps. D'autres enquêtées, plutôt « masculines » dans l'enfance, féminisent leurs attributs une fois insérées dans ces filières. « J'étais vraiment un garçon manqué, se souvient Zohra, en BEP de maintenance industrielle. Je jouais au foot, je portais des survêtements, des tennis. Puis j'ai grandi, et j'ai appris à me mettre en valeur. Parce que je suis une fille, quand même ! » Cette féminisation advient surtout sous l'influence des environnements sociaux qu'elles fréquentent alors, notamment le lycée. Elles y sont encouragées par les garçons et par le personnel encadrant. Zohra a plus de copains dans la classe, elle est d'ailleurs élue déléguée. « J'espère qu'elle ira jusqu'au BTS, confie le chef des travaux, lors de ma première visite. Elle est plutôt bonne élève, mais comme elle est jolie, elle a beaucoup d'occasions de dérivations. » L'apparence de Zohra est mentionnée comme la raison principale de se détourner du chemin scolaire ; le cas de Anne, l'autre fille de la classe, jugée « un peu masculine », et dont les résultats sont pourtant corrects, n'est pas évoqué. Le « féminin » est ainsi implicitement récompensé.

Parfois moins valorisées par les encadrants, les filles qui ne veulent/peuvent pas féminiser leur apparence rencontrent des difficultés relationnelles avec les garçons. S'appropriier les compétences et les attributs masculins semble mal vu surtout dans

les filières courtes. Là où les débouchés professionnels sont rares, la « lutte des places » engendre parfois la confrontation physique comme l'expliquent Jessy ou Émeline, en BEP électrotechnique. « J'ai dû me battre avec quelques garçons en début d'année pour m'imposer, raconte Émeline. Une fois, j'ai mis un coup de poing dans l'œil d'un élève. On est obligées, pour se faire respecter. »

Sa pratique de sports de combat dès l'enfance a permis à Émeline de tenir à distance les garçons qui l'importunent, sans pour autant obtenir leur respect. Tous analysent la situation comme une faiblesse de la part du vaincu : « il s'est fait chambrer jusqu'à la fin de l'année », même l'enseignant : « Moi, j'me serais pas fait taper par une fille. ». Ce type de discours encourage une défense corporatiste sexiste. Plus tard, Émeline sera d'ailleurs châtiée pour avoir bravé la hiérarchie de genre : sa caisse à outils dérobée, l'enseignant ne cherchera pas à découvrir le(s) coupable(s).

Considérées comme trop « viriles » pour être « normales », ces élèves sont appelées « camionneurs » ou « bonhommes ». Les critiques visent en priorité leur corps. « On me disait plein de conneries genre "t'es grosse", ou "t'es un garçon", se souvient Émeline. (Silence) « C'est sûr, "pute", on me le disait jamais. » Cet extrait laisse apparaître deux figures récurrentes de la jeune fille ayant choisi une orientation scolaire masculine : le « mec » ou la « pute ». Pour les « féminines » la normativité de sexualité l'emporte sur celle de genre.

La pression des normes hétérosexuelles

La féminisation de leur apparence implique que les filles acceptent la sexualisation de leurs interactions avec la gent masculine. Elles reconnaissent en jouer parfois. Cependant, cela place au-devant de la scène leur gestion de la sexualité, suspectée d'un manque de maîtrise. Les garçons, dans le rôle de « grands frères », et les encadrants entreprennent souvent des campagnes moralisatrices, visant l'inculcation des normes de la bienséance sexuelle. Cindy (en BEP électrotechnique) a ainsi appris à surveiller ses postures. « Avant, je croisais pas les jambes pour m'asseoir, dit-elle. Depuis, je suis dans une classe de mecs, l'un d'entre eux m'a dit : "fais gaffe, moi, quand je vois une fille assise les jambes écartées, ça me fait penser qu'elle est open [aux propositions sexuelles]." Donc, j'ai appris à croiser mes jambes, pour montrer que non ! »

Le respect des normes sexuées et hétérosexuelles entraîne aussi, parfois, des actes plus directement violents. Un élève a tagué « Zohra sale pute tu suces » dans les toilettes de l'atelier. En larmes, la jeune fille en discute avec son enseignant :

« – Y'a plein de garçons qui nous insultent, qui essayent de nous toucher. Des copains sont venus me dire que j'avais fait des trucs dans les toilettes !

– C'est un milieu de garçons, ici, relativise l'enseignant. L'important, c'est ce que les gens responsables pensent de vous...

– Oui, mais ça me casse le moral. J'essaye d'avoir de meilleures notes, mais ça me casse le moral. »

Les encadrants, généralement dépassés, ne saisissent pas toujours l'impact de cette violence symbolique. Pire, quand ce genre d'événements se produit, même s'ils le déplorent, CPE, surveillants et enseignants sont souvent convaincus qu'au fond, les filles en sont à l'origine. Quelques semaines plus tard, un surveillant désignant Zohra lâche devant des garçons : « Quelle salope ! Elle cherche, hein ? »

Sur les filles d'apparence masculine, un autre soupçon plane : celui de leur homosexualité. Le goût pour une filière scolaire atypique pose d'emblée la question d'une possible « déviance » sexuelle, y compris aux yeux des intéressées. Anne s'est ainsi interrogée sur sa sexualité. Elle décrit ce questionnement comme une démarche normale pour son âge, mais le lie implicitement à son choix d'orientation :

« – Je savais pas trop où je mettais les pieds, j'me posais encore des questions sur l'adolescence...

– Par rapport au métier ou par rapport à toi ?

– Les deux en fait, ça se superposait. Je me demandais si j'aimais les garçons ou les filles. »

Enfin, la dimension sexuelle joue aussi un rôle chez les filles qui adoptent une apparence neutre. Leur « invisibilisation » est une stratégie pour écarter la question de la sexualité de leurs relations avec les garçons. « J'évite le peu de choses féminines que j'aimais porter avant, confie Rebecca. Sinon j'ai droit à des remarques toute la journée ou à des "gamineries" : on me soulève la jupe, ou on tire sur mon décolleté pour voir mon soutif. ». Malgré cela, l'oppression (remarques et/ou attouchements) se poursuit souvent.

Au-delà du soutien des parents et du travail des enseignants sur les représentations (y compris les leurs), une réflexion doit s'amorcer afin qu'advienne de véritables changements institutionnels et qu'enfin, ces filles se sentent à leur place.

1. *Être une fille et s'engager dans une filière scolaire de garçons : la place des activités physiques et sportives dans la construction de l'« atypicité » scolaire*, thèse de doctorat STAPS, sous la direction de C. Louveau, université Paris Sud-XI.